

Vieux-Saxe

I

— Rue Haute, tout en haut, la dernière maison à droite ; vous frapperez deux fois ; mademoiselle est prévenue...

— Et je pourrai voir les vieux-Saxe ?

— Mademoiselle fera son possible ; le père et la mère ne sont pas commodes, — la mère surtout : une enragée ! Il suffit que le mari dise oui pour qu'elle dise non. Et les négociations ne sont pas faciles. Avant que mademoiselle ait parlé à l'un, porté la réponse à l'autre...

— Ils n'habitent donc pas ensemble ?

— Ensemble, si ; les chambres se touchent ; mais ils ne se sont pas adressé la parole depuis dix ans.

— Le motif ?

— On ne sait pas. Un excellent ménage : lui un parfait rond de cuir ; elle une bourgeoise modèle. Et ils ont passé l'âge de faire des bêtises : cent soixante ans à eux deux ! Ils radotent, voilà tout. Ça a commencé quand le monsieur a pris sa retraite. Le tête-à-tête sans doute ! Les manies ensuite. Pour faire quelque chose, il s'était mis *roucouleur*, éleveur de pigeons. Puis, ç'a été les poules ; il en a quatre ou cinq dans sa chambre ; elles y mangent, elles y pondent ; quand elles sont fatiguées, on dit qu'il couve à leur place. La dame, elle, est passionnée pour les toutous ; elle en aurait dix si on la laissait faire. Chaque fois qu'il faut en noyer un ou le vendre, c'est une scène. Et crier et pleurer ! Ah ! mademoiselle a du travail entre ces deux fous.

— Une bonne fille, mademoiselle ?

— Une bonne et sainte fille. Leur souffre-douleur à tous deux. Une bête. Si vous saviez... Sans elle, ils auraient déjà plaidé en séparation. Malheureusement elle n'a pas pu les empêcher de se ruiner. Ils sont sans pain. Mais soyez tranquille, le dernier morceau ne sera pas pour elle ; on se battra à qui l'aura, des poules ou des chiens.

II

Je monte, je monte...

C'est au chevet de Sainte-Scarbe, dans le quartier noble, une rue en échelle, une cascade de balcons ventrus, de perrons à auvent, de portes à judas.

Tout en haut, à droite.

Je frappe. Le heurtoir a failli me rester aux doigts. Grêle, fêlé, le coup de marteau se prolonge dans du silence.

C'est mademoiselle qui ouvre : une bonne figure à bandeaux plats, des yeux fanés, un sourire pâle, et, sur les lèvres, sur la robe, la même trace d'usure, de fatigue.

Elle parla vite en bredouillant, avec un clignotement continu de paupières qui battent.

Elle s'excuse.

L'escalier est en mauvais état, la rampe flageole, la peinture des murs s'écaille. Tout est à réparer, et les ouvriers maintenant sont si chers !

Arrivés dans le salon-salle à manger, mademoiselle me quitte. Le temps d'avertir son père.

Je regarde.

Pas d'intimité ; des choses d'une pauvreté quelconque. Les chaises ont le siège étriqué, hostile ; la table stricte se refuse aux invitations, aux extras d'anniversaire. Et la misère déjà ancienne s'aggrave ; les chaises se dépailent, les rideaux s'effilochent, les papiers se décollent.

Quelques bribes de splendeurs patrimoniales, une glace Louis XVI au cadre enrubanné, une paire de flambeaux en argent dissonnent à côté des ébenisteries de camelote, des chandeliers en faux bronze, où les doigts marquent en blanc sur le métal.

Au-dessus du buffet, les portraits du maître et de la maîtresse de maison se carrent, symétriques ; à l'huile, s'il vous plaît, et ressemblance garantie, excessive même, impitoyable. Le peintre en a donné pour l'argent ; tout y est, les verrues, les taches ; on compterait les cheveux. Et les costumes ! La haute cravate majestueuse, la redingote au col engoncé du fonctionnaire, et les attributs bourgeois de la madame, la Jeannette avec son ruban noir guillotinant le cou étique, les bracelets d'une orfèvrerie compliquée et creuse, les mitaines imitées fil à fil.

Les deux têtes se regardent en souriant, affectueuses, cordiales, ironiques, hélas ! puisque cette amitié n'existe plus qu'en peinture.

— Je te dis, moi, qu'elle veut pondre ! affirme